



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

17^e ANNÉE.

N^o 8.

AOUT 1874.

Guérisons instantanées.

—
Chaumont, 20 mai 1874.

Messieurs,

Je prends la liberté d'appeler votre attention sur deux guérisons instantanées qui viennent d'avoir lieu ici, pour ainsi dire, coup sur coup. Ces faits me semblent rentrer dans la catégorie de ceux qui font l'objet de vos études. Leur caractère exceptionnel, les conditions dans lesquelles ils se sont accomplis, l'impossibilité de les expliquer, — du moins logiquement, — par des causes physiologiques, tout concourt à me confirmer dans cette opinion.

Si vous la partagez et jugez à propos de communiquer le compte rendu que je vous adresse aux lecteurs de la Revue, je suis en mesure de vous affirmer que vous pouvez le faire sans risque d'aventurer votre caution. Les faits sont positifs, avérés, publics; leur authenticité est incontestable. A quelque cause qu'on veuille les attribuer, ils sont ce qu'ils sont, manifestes, — l'évidence ne se discute pas, — faciles d'ailleurs à vérifier pour quiconque en veut prendre la peine, ayant eu toute une ville en quelque sorte pour témoin. Non pas que les circonstances qui les ont accompagnés et, selon moi, préparés, ne donnent lieu à bon nombre de versions différentes. Naturellement chacun ici fait la sienne, plus ou moins exacte, selon qu'il est plus ou moins bien informé, sans oublier, cela va de soi, d'y joindre son commentaire explicatif. Il n'en saurait être autrement. Mais il est deux points sur lesquels tout le monde est forcément d'accord : la gravité de l'état pathologique des malades aujourd'hui guéris et l'*instantanéité* de leur guérison.

Vouloir extraire la vérité de toutes ces variantes, c'eût été peines perdues. Aussi, est-ce aux sources mêmes que je suis allé la chercher, j'entends dans les familles où les faits se sont passés. Il m'é-

tait d'autant mieux permis de compter sur un résultat qui ne me laisserait pas de doute, que je connais depuis longtemps et intimement ces deux familles ; d'avance, j'étais assuré de l'exactitude et de la parfaite sincérité des renseignements que j'y recueillerais.

De ces deux guérisons, la première en date est celle de madame Moulun (58 ans). Je vous donne le récit même de cette dame, confirmé en tout point par son mari et sa fille et dont j'ai pris note immédiatement, *ne varietur*.

« Comme vous le savez, me dit-elle, depuis la naissance de mon fils, voilà bientôt *quinze ans*, je suis devenue hydropique. Le mal a rapidement empiré et j'ai dû m'aliter pour ne plus me relever. Ma constitution naturellement débile, le défaut absolu d'exercice, la souffrance, l'état de perpétuelle anxiété dans lequel m'entretenait l'idée de laisser trois jeunes enfants à la seule charge de mon mari, simple ouvrier, tout concourut à m'affaiblir.

« Mon estomac refusa toute alimentation un peu substantielle, et mon sang s'appauvrit à tel point, que les docteurs R*** et C***, qui me soignaient, se refusèrent jusqu'à ces derniers temps à tenter la ponction. Aux douleurs lancinantes et parfois déchirantes que j'éprouvais dans toutes les parties du corps, ils ne trouvaient à opposer que des potions opiacées, destinées à les amortir momentanément. L'effet produit, les douleurs revenaient aussi vives, aussi persistantes qu'avant ; les fenêtres fermées, de la rue on entendait les cris qu'elles m'arrachaient.

« Il y a tantôt cinq ans, quand ma pauvre chère enfant, ma fille aimée, fut atteinte de la fièvre typhoïde, les médecins et tout le monde disaient : « Ce n'est pas la fille qui est la plus malade. » Je pensais de même, et, comme tout le monde, je me trompais. C'est elle qui s'en est allée et, moi, me voilà sur pied.

« — Grâce à l'eau de Lourdes, lui dis-je, si j'en crois ce qu'on raconte.

« — Point, monsieur, et vous dites bien, c'est un racontage. L'eau de Lourdes n'y est pour rien et la grâce de Dieu y est pour tout, je n'en puis douter. Voici la pure vérité : au mois de décembre dernier, les douleurs devenant intolérables et les médecins voyant que je n'y pouvais plus tenir, décidèrent que la ponction devait, à tous risques, être pratiquée.

« Il y avait lieu de craindre qu'elle n'épuisât le peu de force qui me restait ; je ne l'ignorais pas.

« Je m'y préparai durant une semaine par la prière, en y mettant tout mon espoir, tout mon cœur, toute mon affection pour mes enfants, pour mon mari.

« L'opération me débarrassa de quatorze litres d'eau, et l'hydropisie s'arrêta court; mais les douleurs persistèrent aussi violentes, aussi générales que par le passé. Nul répit le jour, nul repos la nuit sans l'emploi des calmants, mes forces allaient toujours en déclinant.

« Dans le courant de février, je repris *ma neuvaine*, avec une foi et une ferveur plus vives, s'il est possible, implorant Dieu pour les miens et pour moi.

« Une nuit que ma fille me veillait (elle alternait avec une sœur de Bon-Secours), le moment venu de prendre la potion prescrite, elle me la présenta et, pour la première fois, je refusai de la prendre. Elle insista, je tins bon sans plus me rendre compte du motif de mon refus que de ma persistance à le maintenir.

« Presque aussitôt je tombai dans un état qui n'était ni la veille ni le sommeil. Je ne puis encore me l'expliquer. J'étais devenue étrangère à tout ce qui m'entourait, et pourtant, pas une de mes sensations ne m'échappait, et je n'avais pas une minute cessé de suivre le fil de mes idées.

« Tout à coup une femme, ou si vous aimez mieux (car je ne sais comment dire) la forme d'une femme, bien distincte et drapée d'un vêtement blanc flottant, se trouva en face de moi, et j'entendis nettement ces paroles : *Ma fille, tu es guérie*. Rien de plus. Au même instant j'éprouvai une commotion générale et je fus soulevée de mon lit; puis un frisson ou plutôt un courant rapide, partant de ma poitrine, parcourait tous mes membres en disparaissant, pour ainsi dire, par l'extrémité de mes doigts. Cela dura, me sembla-t-il, au plus une minute. Toute douleur avait disparu et, sans savoir comment, je me trouvais assise sur mon lit.

« — Je suis guérie ! je suis guérie ! dis-je à ma fille.

« La chère enfant me regardait sans comprendre.

« — Je suis guérie, répétais-je, il n'y a pas à en douter, je ne me sens plus de mal, plus rien.

« Elle alla chercher son père et je leur contai tout.

« Dès le matin vint le docteur L***. Son premier mot fut comme d'habitude : « Eh ! bien, la nuit, comment s'est-elle passée ? — Parfaitement, répondis-je. — La potion a produit bon effet ? — Je ne l'ai pas prise ? — Vous dites ?... — Je dis que je ne l'ai pas prise.

« — Et les douleurs?... — Disparues, dissipées complètement. —
« Quoi ! vous ne sentez plus rien ? — Plus rien qu'une chose, j'ai
« grand'faim, et je vais me lever pour déjeuner. — Mais, enfin, que
« s'est-il passé, c'est à y perdre son latin. »

« Je lui contai le phénomène dans tous ses détails ; il écou-
tait stupéfait et répétait de temps à autre : « C'est à n'y rien com-
« prendre. » Ce fut son dernier mot en me quittant (1).

« — Mais, dis-je, à madame Moulun, connaissez-vous la femme
qui vous est apparue ?...

« — Entendant souvent parler des apparitions de la Sainte-
Vierge, en ces derniers temps surtout, naturellement l'idée m'est
venue que c'était-elle.

« — Etait-ce donc à elle, spécialement, que vous adressiez vos
prières ?

« — Sans doute, je ne l'oubliais pas, mais c'était à Dieu surtout
et directement que je m'adressais. Je dois le dire, j'ai toujours eu
plus de confiance en lui qu'en ses saints. Je n'ai même jamais été ce
qu'on appelle *pratiquante*, ce qui ne m'a pas empêchée d'avoir
toujours la même confiance en la bonté de Dieu. C'est aussi, je
n'en puis douter, ce qui m'a soutenue dans mes épreuves, et vous
savez, monsieur, si j'en ai eu ma grosse part. »

La seconde guérison est celle de mademoiselle S. L***. Cette
jeune personne (21 ans), qui, jusque-là, paraissait douée d'une
bonne constitution, fut atteinte, il y a trois ans, d'une affection
purulente (succession d'abcès dans les viscères abdominaux. Elle
recouvra la santé, mais non sans avoir passé par toutes les phases
d'une longue convalescence.

Au mois de juillet dernier, elle eut une rechute avec aggravation
du mal : faiblesse extrême, alitement continu, atroces douleurs in-
testinales après l'ingestion de tout aliment à si faible dose que ce
fût ; nécessité de réduire cette dose à quelques cuillerées de bouillon
par vingt-quatre heures, impossibilité d'obtenir des évacuations
sans purgatifs, tumeurs se succédant sans interruption dans l'abdo-
men et le bassin. Ces quelques détails vous permettront de juger
de son état.

Au commencement du mois d'avril (le neuvième de sa rechute),
un afflux purulent se manifesta dans l'une de ses cuisses et prit

(1) A la nouvelle de cette cure et après vérification du fait, ce fut également
le mot du Dr R***, qui visitait quelquefois madame Moulun.

bientôt des proportions si alarmantes que le docteur M***, qui la soignait, ne crut pas pouvoir dissimuler plus longtemps au père de mademoiselle S. L***, dont il est l'ami, ses appréhensions sur l'issue qu'il redoutait. Le jeudi 16 avril, dans la soirée, il décida qu'il opérerait le lendemain matin la ponction du sang et des tissus décomposés dont la masse devait, affirmait-il, dépasser un litre, ne cachant pas que la nuit pourrait être terrible (ce fut son mot), et qu'il fallait s'attendre à tout.

La malheureuse enfant, épuisée par la souffrance, chargée par la fièvre, ne respirait plus que par saccades; elle était, depuis vingt-quatre heures, appuyée sur la main de sa mère. Vers minuit, celle-ci brisée par la fatigue, s'assoupit un instant, puis, rouvrant bientôt les yeux, elle vit sa fille endormie d'un sommeil parfaitement calme qui se prolongea sans interruption pendant une heure et demie environ. Après quoi la malade, s'éveillant brusquement et se dressant sur son séant, s'écria dans une sorte de transport : « Je suis guérie ! — Le délire commence, pensa la mère. — Non, non, ce n'est pas le délire, reprit vivement mademoiselle S. L***, devant la pensée de celle-ci, je suis guérie, entends-tu bien, je suis guérie, et la preuve, vois, touche, plus d'enflure, plus de mal, plus rien ! » Ce disant, elle frappait avec une animation extraordinaire sur le siège de la tumeur disparue.

Dès le matin, sur le conseil d'une sœur de Bon-Secours (qui la veillait de deux jours l'un et venait d'arriver), elle demanda à communier, puis se leva sans aide et s'habilla. Son acte de piété rempli, elle reconduisit le prêtre, qui s'était rendu à son désir, jusqu'à la porte du jardin, au fond duquel est la maison qu'elle habite. Après quoi elle demanda à manger, mourant de faim, disait-elle.

Sur ces entrefaites, le docteur M*** arriva avec sa trousse. Inutile de vous peindre son étonnement. Il interrogea, examina, palpa, et force lui fut de reconnaître la disparition de toute trace d'enflure comme de toute sensation douloureuse. Chose à noter, bien que la physionomie de mademoiselle S. L*** fût empreinte d'une animation extraordinaire, et que son regard brillât de l'éclat particulier à l'exaltation fiévreuse, son pouls était redescendu au rythme normal.

— Plus de fièvre, vous pouvez lui donner un léger potage. — Un bon potage, docteur, dit mademoiselle S. L***, plus un bifteck et un artichaut à la poivrade, dont je meurs d'envie. — Mais il y a de quoi... — Ni si, ni mais, je suis affamée, je mangerais un bœuf.

Il fallut se rendre. On lui servit ce qu'elle demandait ; elle l'expédia, selon son mot, en affamée, arrosa le tout de vin blanc *pur*, et le tout passa comme une lettre à la poste. Le reste de la journée fut employée, par mademoiselle S. L***, à causer, rire et chanter avec plusieurs de ses compagnes accourues à la nouvelle de son étrange guérison.

Que s'était-il passé ? Tout ce qu'on sait, par ce qu'elle a *voulu* ou *pu* dire, c'est que, depuis plusieurs jours, dans les intervalles de relâche laissés par la souffrance, elle priait avec ferveur ; la veille, sur les instances de la sœur de Bon-Secours, elle avait bu un petit verre d'eau de Lourdes.

Depuis lors, les forces, les couleurs, l'embonpoint reviennent à vue d'œil.

F. PATHENOT.

Il y a quelque temps, au sujet de ces mêmes faits, l'un de nos correspondants nous adressait le dialogue qui suit :

Monsieur, vous m'adressez quelques questions et me demandez : que pense-t-on de ces deux cures ? — Naturellement, les opinions varient selon le point de vue de chacun. *Tot capita*.... A la rigueur, elles peuvent être ramenées à trois bien tranchées, dont toutes les autres ne sont que des dérivés.

Les croyants sur parole ou de parti pris célèbrent, à propos du dernier cas, les vertus curatives de l'eau de Lourdes et concluent net au miracle sans plus se soucier si Dieu ratifie la conclusion, et si la raison s'en accommode.

Les libres penseurs, le nombre en est petit, j'entends de ceux qui vraiment pensent avec leur cervelle (non avec celle d'autrui) et de bonne foi cherchent la vérité, les libres penseurs hochent la tête. Miracle soit, disent-ils, mais dans le sens théologique du mot, qu'est-ce qu'un miracle ? qu'est-ce ? sinon une dérogation formelle aux règles qui, par décret divin, régissent dès l'origine l'universalité des êtres, et en vertu desquelles, avec un ordre aussi admirable qu'indéfectible, les effets découlent nécessairement, indéfiniment des causes, et les conséquences des principes.

Dire miracle, c'est supposer un coup d'état de la Providence, qui prendrait ainsi plaisir à suspendre ses propres lois, les transgressant en vue d'un résultat indéterminé.

— Dieu tout-puissant n'est-il donc pas le maître absolu ? Le miracle n'entraîne-t-il pas dans le plan qu'il a conçu à l'origine des choses ?

— A coup sûr l'omnipotence appartient à Dieu, mais la sagesse suprême lui appartient également et au même titre. Lui retrancher un de ses attributs, c'est le réduire à une hypothèse que la raison répudie, et l'on aboutit à lui faire jouer ce déplorable rôle en lui imposant l'obligation du miracle?

En effet, de deux choses l'une, ou l'ensemble des lois, en vertu desquelles se poursuit la réalisation du plan divin, est parfait ou il ne l'est pas. S'il est imparfait, qu'est-ce que Dieu?... S'il est parfait, il est sans défaut, sans lacune; tout s'y enchaîne, causes et effets, avec une prévoyance et un ordre absolus; autrement dit, les lois qui composent cet ensemble ne peuvent pas ne pas être éternelles, universelles, immuables, embrassant tous les cas et s'appliquant à toutes les conséquences sans exception imaginable. Sans quoi il faut admettre qu'elles ne sont divines que pour partie, et que la prévoyance et la puissance de Dieu ont des limites, proposition dont les termes hurlent en s'accouplant.

D'un fait si *extraordinaire* dans notre humanité, croire au miracle, c'est implicitement conclure à l'incapacité et à l'imprévoyance du Créateur, une énormité! ou l'abaisser au niveau d'un souverain fantaisiste; c'est un gros blasphème doublé d'un non-sens.

— Mais alors, ripostent les premiers, si vous niez le miracle, c'est-à-dire l'intervention de Dieu suspendant, intervertissant l'action des causes naturelles, régulières, comment expliquez-vous des effets qui déroutent toutes les données de la science et échappent à toute prévision humaine?

— Comment? en confessant humblement que la science de l'homme est bien mince encore, si fier en soit-il, et que sa prévision jusqu'à ce jour ne va pas au delà de la superficie des choses, n'est-ce pas dire pour cela que l'inconnu d'aujourd'hui sera l'inconnu du lendemain? La somme déjà incalculable des découvertes faites ne protesterait-elle pas contre une pareille assertion? Le progrès n'est-il pas visiblement la loi primordiale de l'être relatif tendant, par un effort continu, à se rapprocher toujours de plus en plus de l'être absolu qui l'appelle à lui? En particulier, tous les X, toutes les énigmes semées à profusion dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, ne sont-elles pas autant de stimulants providentiels destinés à pousser toujours en avant l'humanité et à l'empêcher de s'engourdir dans la jouissance du présent et l'oubli de ses immortelles destinées?

Miracle ! miracle ! c'est bientôt dit, et notre ignorance vaniteuse ainsi que notre paresse intellectuelle y trouvent leur compte. Soit ! Alors, pourquoi toujours des fractions de miracles, des demies, des tiers, des quarts, et jamais un miracle entier, complet, parfait, indiscutable, un de ces coups éclatants, une de ces modifications manifestes de l'ordre naturel venant une bonne fois confondre le doute, renverser la négation, éclairer l'esprit, illuminer la conscience ? Par exemple, une tête coupée remise à sa place et le décapité ne s'en portant que mieux après l'opération ; ou, la science officielle faisant preuve une fois de modestie, et une secte religieuse faisant acte de tolérance !

Revenant aux cures aquatiques et miraculeuses, pourquoi l'efficacité de l'eau de Lourdes et autres fontaines bénies est-elle nulle, absolument nulle, pour les quatre-vingt-dix-neuf cent millièmes des malades qui y ont recours ? Serait-ce donc que la foi ou le désir d'être guéris a manqué à la foule des évêques, prêtres, religieux et religieuses de tous ordres et fidèles de toutes paroisses, qui s'en sont abreuvés, lotionnés, sans obtenir plus de résultats que de l'eau de la Seine ou de la Garonne ? Et dans les cas excessivement rares de guérison, quel rôle assigner à l'eau ? Comment le déterminer ?

D'autre part, pourquoi des guérisons tout aussi *extraordinaires* parmi les infidèles et les hérétiques, qu'ils soient adorateurs du grand Lama, sectateurs de Bouddha, de Confutzé ou de Mahomet, disciples de Zwingle, de Luther ou de Calvin ? Serait-ce donc que Dieu ne leur accorderait des miracles que pour les induire en erreur sur la valeur de leurs croyances, et les enfoncer plus avant dans leurs ténèbres ? Enfin, de ce que le catholicisme n'a pas le monopole des faits dits miraculeux, n'est-il pas raisonnable, logique, de déduire que ces faits tout simplement, appartiennent à l'ordre de ceux dont les causes naturelles nous restent à trouver ?

A sa première inspection d'une montre, l'enfant cherche le doigt qui meut les aiguilles ; il lui faut du temps et de l'attention pour comprendre la relation des aiguilles avec les rouages, de ceux-ci entre eux et avec le grand ressort d'où part le mouvement initial. Ne ressemblons-nous pas à cet enfant, en prétendant surprendre le doigt de Dieu poussant à telle heure, telle minute, tel rouage plutôt que tel autre, dans le mécanisme de l'univers ?

— L'argumentation a sa portée, disent à leur tour les sceptiques de parti pris, à cela près de Dieu, de la création et autres bonnes vieilles entités hors de service et qu'il est grand temps de reléguer

au chapitre des inutilités. Laissons les jeux innocents de la métaphysique aux derniers abstrauteurs de quintessence ; soyons positifs.

Il n'y a, il ne peut y avoir de réel que le visible, le palpable, le sensible, en un mot rien en dehors de la matière éternelle sous toutes ses formes, et de la force qu'elle épanche et réabsorbe sous tous les modes dans son perpétuel tourbillon. Pas de force sans matière : voilà l'axiome d'où tout sort, où tout rentre. Le reste : rêve, chimère, néant.

Or, par cela même que les combinaisons de la matière sont inépuisables, par suite inépuisables les jeux de la force, il est évident que la série des phénomènes possibles est aussi illimitée que celle des nombres. Que certains phénomènes demeurent inexplicables en raison de leur complexité, cela n'ébranle en rien le principe : que la matière est l'unique source des causes.

En particulier, qu'est-ce que l'organisme humain ? une aggrégation d'éléments combinés par groupes en proportions telles, qu'il en résulte une émission de forces dont l'ensemble constitue ce que nous nommons la vie. Tant que rien ne vient modifier les doses proportionnelles de ces éléments, et troubler les rapports harmoniques des énergies qui en dérivent, la machine fonctionne régulièrement, la santé se maintient. Qu'un accident vienne à rompre cet équilibre, la perturbation gagne de proche en proche, détraque la machine et la fait dérailler. Que faut-il pour la remettre en bonne voie et lui restituer son mouvement régulier ? Simplement rétablir la balance entre ses parties constitutives, rien de plus. Il est vrai que là où la médecine mettra six mois à faire l'opération, le hasard parfois ne mettra qu'une minute, — c'est le cas de madame Moulun et de mademoiselle S. L***. — Mais en quoi la question de temps change-t-elle la nature même de l'opération, en soi toute naturelle, toute matérielle ? Qu'est-ce que cela prouve ? sinon que les chances aussi bien que les tempéraments varient à l'infini, et qu'il est encore de bonnes gens disposés à s'ébahir de peu et à chercher midi à quatorze heures.

— A une telle doctrine, exclament les premiers, à une doctrine qui n'aboutit à rien moins qu'à l'effondrement du monde moral, la seule réponse raisonnable est celle-ci : Se voiler la face en criant, anathème !

— Inutile, ripostent les seconds ; on n'opère pas la cataracte avec des gros mots ; mieux vaut démontrer qu'accepter la matière comme unique génératrice de la force, c'est se fourvoyer dans une impasse avec le plus inextricable des mystères.

En effet, étant admis que l'âme n'est qu'une force composée et la résultante des fonctions organiques, nécessité est d'admettre que, ces fonctions venant à être mises en désordre, la résultante doit participer d'une façon adéquate à ce désordre. D'où pouvait donc provenir l'idée nette, lucide, qui s'emparait de madame Moulun et de mademoiselle S. L***, alors que ce désordre menaçait de tourner à la dissolution, et qui, persévérant chez elles nuit et jour, sans écart de direction, leur faisait demander, implorer, espérer leur guérison en dehors de tout secours humain, et finalement l'obtenir? D'où? évidemment d'une source non-seulement distincte de l'organisme, mais capable par sa propre énergie de dominer le trouble auquel celui-ci était en proie. A moins de supposer, ce qui serait le comble de l'absurde, qu'un effet puisse *essentielllement* différer de sa cause, ou pis, naître sans cause.

D'autre part, d'où leur venait enfin cette illumination subite, (la minute d'avant l'une souffrait cruellement, l'autre dormait), cette conviction, cette certitude qui traversait comme l'éclair leur esprit et leur faisait jeter le même cri : Je suis guérie!

Avaient-elles donc puisé cette certitude dans la *résultante de leurs fonctions organiques*, sur le point de se dissoudre?

En somme, messieurs, d'un côté affirmation gratuite; de l'autre, simplement, des objections. L'explication rationnelle des faits reste donc à trouver. Est-elle introuvable? Pour mon compte, je ne le crois pas, me souvenant qu'il nous a été dit à tous tant que nous sommes : *Querite et invenietis*. Cherchez de bonne foi, sans parti pris, avec persévérance, et chaque pas que vous ferez en avant vous rapprochera de la vérité.

Vous êtes de ceux qui ont confiance dans cette promesse et qui cherchent la vérité pour elle-même. C'est pourquoi j'ai pensé aller au devant de votre désir, en vous soumettant les données du problème.

Je vous prie d'agréer, messieurs, l'expression de mes sentiments de fraternelle sympathie.

PHILALETHÈS.

QUELQUES REMARQUES DE LA RÉDACTION

Nos lecteurs, après avoir réfléchi, se diront que l'analyse de ces deux guérisons est du ressort de nos études, car la *Revue spirite* contient dans ses cahiers mensuels, qui paraissent depuis 1858, des faits similaires venant corroborer les phénomènes dont madame Moulun et mademoiselle S. L*** ont fort heureusement subi l'influence.

Qu'on ne l'oublie pas : « L'atmosphère est un laboratoire bien
« fourni où les Esprits préparent les fluides appropriés au soulage-
« ment des mortels, il ne faut donc pas craindre d'en faire usage,
« car la source en est inépuisable et se renouvelle suivant les nou-
« veaux besoins. Si le courage et la persévérance sont indispensa-
« bles dans tous les actes de la vie, c'est que la volonté y remplit
« un rôle important quand elle est dirigée en connaissance de
« cause ; avec elle, un médium guérisseur absorbe facilement les
« fluides atmosphériques et spirituels, il les dépense avec la même
« facilité, avec une grande et prompte puissance, lorsque ses orga-
« nes sont appropriés à cette fonction supérieure. »

« De même un malade, avec l'aide de la prière, avec le désir et
« la confiance inaltérable en Dieu, peut attirer sur lui des fluides
« guérisseurs ; médium inconscient, il puise dans les fluides dont il
« est enveloppé, souvent il voit la main amie de l'invisible qui le
« magnétise, qui le charge des éléments fluidiques nécessaires à sa
« guérison. »

Ces communications, obtenues il y a quinze ans, sont données
aujourd'hui dans les mêmes termes, parce que la vérité ne vieillit
pas et que toujours, elle s'applique avec des expressions différentes,
sans avoir perdu son essence même ; la forme varie, le fond est
invariablement le même.

Madame Moulun et mademoiselle S. L***, deux médiums in-
conscients de cet ordre, viennent confirmer la théorie enseignée
par les Esprits, à l'aide de faits qui eussent dû avoir plus de reten-
tissement, si des personnes intéressées ne fussent venues aussitôt
arrêter les investigations, et s'emparer de ces guérisons pour en
faire des miracles.

Si l'ordre de phénomènes appelé : guérisons magnétiques par un
incarné ; guérisons par les médiums guérisseurs ; apparition et tan-
gibilité d'un Esprit matérialisé ; devient, selon notre intérêt, un mi-
racle réel, incontestable, à ce titre, les spirites sont privilégiés, car
sans se prévaloir de leur puissance, depuis bientôt vingt ans ils
remplissent le monde de leurs miracles, ils guérissent par l'imposi-
tion des mains et sous un acte de la volonté, avec l'aide d'un médium,
les Esprits deviennent visibles, tangibles, ils nous parlent, ils prou-
vent l'immutabilité des lois auxquelles Dieu rend un perpétuel
hommage. Ils ont ces facultés et ne croient pas être privilégiés,
ils n'élèvent point des sanctuaires, sur le lieu des apparitions con-
statées par des millions de personnes instruites et éclairées ; ils en-

registrent ces faits pour les étudier et en chercher la meilleure application, la plus profitable aux intérêts de la raison et de l'humanité.

Il est vrai, quelques facétieux, des rieurs, des viveurs et de faux savants qui écrivent dans la presse périodique, qui veulent régenter l'opinion, ce dont ils ne sont pas dignes, déplorent l'imbécillité humaine quand il s'agit du Spiritisme; mais nous n'avons pas à compter avec ces acteurs momentanés, ils disparaissent et nul ne se souvient de l'entr'acte qu'ils ont joué. Malgré les croyants aux miracles et tous les négateurs, les médiums doivent agir parce que cela est dans l'ordre des lois préexistantes; avec l'imposition des mains, quelques-uns guériront instantanément les malades, à l'exemple du Christ ce médium sublime; beaucoup, parmi eux, donneront à l'eau contenue dans un verre, avec l'aide de la prière et de la volonté, la puissance de modifier le mal, de remplacer les molécules malsaines par des molécules saines. De même, lorsque la loi sera mieux appréciée, avec l'aide du Spiritisme, un nombre considérable de cas pathologiques qui désespèrent les médecins et les empiristes, disparaîtront par la magnétisation spirituelle d'un invisible, auquel les malades sauront rendre hommage en connaissance de cause, et souvent, ils le verront donner à un peu d'eau, cette faculté guérissante attribuée aujourd'hui à de miraculeuses interventions.

Nous remercions vivement MM. F. Pathenot et Philalethes d'avoir bien voulu nous envoyer un intéressant récit et un commentaire si judicieux de cet ordre de phénomènes; nos lecteurs apprécieront comme ils le méritent, les hommes de cette valeur.

CORRESPONDANCE ET VARIÉTÉS

Comment un Esprit se matérialise.

Paris, le 29 mai 1874.

M. Buguet était très souffrant, après avoir fait des photographies en présence de madame Bourdin, M. Lafitte, M. Leymarie. Madame Bourdin prit un verre d'eau, et pendant une nouvelle pose, elle vit et dicta ce qui suit :

Je vois M. Buguet, il se fait en lui et autour de lui un travail très curieux; je vois des Esprits qui se matérialisent, ils semblent se frotter contre lui, principalement contre sa poitrine et ses épaules; ils aspirent ainsi son fluide vital, cette force qui régularise toutes les fonctions de l'organisme, qui en maintient l'harmonie. Le fluide qui sort du corps de M. Buguet n'a pas de forme distincte, c'est un

léger brouillard au moyen duquel les Esprits reconstituent leur ancien visage, et se construisent à la hâte un voile fluide sans forme déterminée. Pendant l'évocation, le sang de M. Buguet circule très irrégulièrement ; après la pose, l'Esprit se dégage, le fluide se répand presque en entier dans l'atmosphère, et M. Buguet, privé d'une partie de la force qui alimente sa vie, se trouve épuisé et abattu pour un temps plus ou moins long.

Le médium demande pourquoi on ne remplace pas de suite le fluide emprunté à M. Buguet?... Il voit paraître de l'écriture :

« Les Esprits qui se communiquent par la photographie ne sont pas toujours instruits des lois qui dirigent le mécanisme du corps humain ; ils ne voient qu'une chose, aspirer à grands traits le fluide matériel, afin de s'en revêtir et de donner à leur visage la forme qu'il possédait avant la mort. Vous remarquerez qu'ils s'inquiètent peu du reste, et que le fluide qu'ils ont souvent absorbé en trop grande quantité, se répand irrégulièrement en sens divers. Il faudrait que le médium Buguet attachât à sa personne, un Esprit familier possédant une puissance magnétique assez grande, pour pouvoir remplacer aussitôt par un fluide spirituel le fluide matériel dépensé. La chose est très sérieuse, le médium doit s'en occuper de suite, avant que ses forces s'épuisent. C'est pour cette même raison que les médiums à effets physiques souffrent beaucoup après leurs séances, car ils ne songent pas à prévenir le danger. »

Le médium.— Eh bien ! nous prions un bon Esprit de se présenter pour assister M. Buguet dans sa mission ; un Esprit aussi fervent que Goethe, mon cher guide, l'est pour moi ; un Esprit qui lui restitue le fluide qui lui est enlevé. Le tableau change ! c'est très curieux ! Goethe me présente justement l'Esprit qui vient de poser dans notre groupe de quatre personnes : madame Bourdin, MM. Leymarie, Buguet et Laffite. Il paraît de l'écriture :

« J'accepte avec bonheur la mission que l'on vient de me donner ; je m'attacherai à la personne du médium Buguet, je quitterai pour quelque temps les joies du monde des Esprits, et comme un ami fidèle, je veillerai sur lui. Qu'il ait confiance en moi, je penserai à tout ce qui l'intéresse spirituellement et matériellement. Surtout, qu'il reste dans la bonne voie, parce que le jour où un médium succombe volontairement aux attraites de l'ambition et de l'orgueil, notre mission près de lui est achevée. Qu'il ne se laisse pas abattre par les soucis journaliers, s'il a confiance en nous, il surmontera ces épreuves pénibles ; nous l'accompagnerons dans ses voyages et j'es-

père plus tard pouvoir diriger la pose des Esprits, suivant les demandes et les désirs des personnes qui appellent avec foi les êtres chéris qu'ils ont perdus. Il y a confusion dans ce moment ; le corps du médium Buguet est comme une place forte que l'on veut envahir, et c'est le plus pressé, le plus actif qui obtient la meilleure nourriture ou plutôt la meilleure essence de son corps, et cet Esprit se reproduit sans avoir été appelé. »

Demande. — M. Buguet fait-il bien d'entreprendre un voyage à Londres ?

Réponse. — « Dans quel sens entendez-vous cette question ? Si vous entendez pour le bien de la doctrine ? — Oui. Si la question est purement matérielle ? nous ne pouvons vous répondre ; nous laissons à votre libre arbitre et à votre appréciation le soin de juger cette question. Notre mission à nous est de propager la doctrine, en veillant avec sollicitude sur les médiums dévoués qui accomplissent de si grandes choses. »

Le médium dit ensuite : l'Esprit s'accoude sur l'épaule de M. Buguet, avec un peu de tristesse ; il regarde le ciel qu'il vient de quitter et prononce ces paroles :

« Courage, vous tous, votre mission est bien dessinée ; accomplissez-la avec prudence et charité. — Aimez-vous les uns les autres parce que le moindre nuage de haine ou de jalousie peut, autour de vous, détruire toutes les bonnes influences. »

On demande à l'Esprit s'il ne communiquera pas son nom par l'intermédiaire de quelques médiums. L'Esprit se présente alors, tenant à la main une pancarte sur laquelle il y a de l'écriture. On n'y peut rien lire, mais l'Esprit indique qu'il se communiquera ainsi, en photographie.

Voyage à Londres du médium photographe Buguet

Dans la *Revue* du mois de juillet dernier, nous avons promis la relation du voyage, à Londres, du médium photographe M. Buguet ; en puisant dans les articles du *The Medium*, du *The Spiritual Magazine*, du *Spiritualist*, du journal politique *The Daily New*, etc., en les rapprochant des certificats obtenus par M. Buguet, nous pouvons donner un compte rendu précis, très-exact, des résultats obtenus par notre « célèbre médium », car tel est le titre que lui donnent les journaux étrangers.

Les articles de la *Revue Spirite* au sujet de la reproduction des

Esprits, les rapports de quelques voyageurs qui avaient personnellement des preuves de la puissance de M. Buguet, les photographies qui circulaient dans toutes les mains avaient vivement excité la curiosité. Un grand nombre de lettres, écrites par des personnes influentes, décidèrent le médium à faire un voyage à Londres et à consacrer un mois à nos frères d'Angleterre ; il dut, pour ce temps-là, laisser sa maison de Paris en d'autres mains, malgré les difficultés prévues dans un pays étranger et ne pouvant espérer, pour trente jours, trouver un atelier de photographe. L'intérêt de notre doctrine l'avait décidé à cette entreprise, et c'est dans un salon ordinaire, 33, Baker street, Portman square, que notre ami dut installer ses appareils et faire ses opérations photographiques. Inutile d'ajouter qu'aussitôt son adresse connue, les visiteurs affluèrent, récompensant ainsi M. Buguet pour son dévouement.

Comme toujours, parmi les visiteurs se présentèrent des sceptiques, et chaque fois qu'une personne dont le nom pouvait être un appui à notre foi, demandait à suivre les opérations, le médium se faisait un véritable plaisir de lui accorder toutes les facilités exigées pour une opération scientifique rigoureuse.

C'est ainsi que MM. Crookes, membre de l'Académie royale et éminent chimiste ; Burns, rédacteur en chef du journal *The Medium* ; Harrison, photographe bien connu ; Shoster ; Bohman ; Maurice Davies, rédacteur du *Daily New*, etc., purent se rendre compte de la réalité de ce pouvoir et ajouter le poids de leurs affirmations, à celles de tant d'autres personnes qui ont constaté la réalité de ce phénomène.

Les meilleures preuves étant les images reconnues par les personnes qui ont posé pour obtenir des Esprits, nous nous contenterons, pour aujourd'hui, d'en citer quelques-unes :

Madame la comtesse de Kaithness, sur treize poses, a obtenu cinq Esprits parfaitement reconnus, non-seulement par elle, mais aussi de toutes les personnes qui avaient mémoire de ces chers disparus : son père, sa sœur, son premier mari, une tante et un cousin.

M. Svimey : 1° sa mère, reconnue par tous les membres de la famille, et même par les employés de la maison ; 2° un jeune frère mort depuis longtemps ; 3° son beau-frère, M. Cooper, d'Eastbourne, sa femme ; 4° M. Slater, 19, miss Leamington de Roadvilles, sa tante qui l'a élevé jusqu'à l'âge de quinze ans.

M. Loe, 17, Grange Road : 1° sa mère et sa sœur, que ses Esprits sympathiques lui avaient annoncé ; 2° la grand'mère de sa

femme et une tante de cette dernière, madame Campbell, 41, Wimpole street; 3° une nièce.

M. Shas. Farrell, Long-street Sharbourne, son jeune fils.

M. le prince de Solms, ses deux frères.

Notre correspondant de Londres, M. Broccard Boulland, sa mère.

Nous devons clore cette série, car une énumération plus longue serait une répétition, et des pages n'y suffiraient pas.

M. Buguet est de retour à Paris; avant son départ, nos amis de Londres ont obtenu de lui la promesse qu'il leur ferait une nouvelle visite en septembre prochain; l'accueil sympathique et fraternel que notre médium a obtenu de nos amis d'outre-Manche a été trop chaleureux pour qu'il ne fasse pas droit à leur demande.

Dans un prochain article, nous raconterons une séance de miss Fox, jeune et célèbre médium, qui, en plein jour, au Cristal-Palace (palais de Cristal), à Londres, donne des séances remarquables; les instruments placés devant elle circulent tous ensemble dans l'espace, et l'Esprit d'un adulte de quinze ans paraît derrière elle. M. Buguet, qui avait apporté ses instruments à l'une de ces séances, a pu saisir deux poses avec instantanéité; nous en avons des épreuves. Miss Fox doit venir à Paris, et nous attendons la critique des hommes qui suspectent les chercheurs sérieux.

Nouvelles preuves de l'existence des Esprits.

Merci, M. Leymarie, à vous et à M. Buguet, car la joie que j'ai ressentie en recevant les photographies que je vous avais demandées à l'aide de mon portrait-carte, ne peut se définir; ces Esprits que j'attendais, et avec quelle impatience! sont venus me donner, l'un et l'autre, leurs traits chéris! Soyez mon interprète auprès de M. Buguet, je vous en prie, et dites-lui que la réalité dépasse les espérances de mon cœur; leur ressemblance est si frappante que je ne puis en croire mes yeux. Que Dieu bénisse et protège ceux dont il se sert pour rendre le calme et l'espérance à bien des cœurs souffrants; c'est, pour M. Buguet, le vœu d'un Esprit reconnaissant et sincère.

Madame Francine GOUJAT, à Lyon.

Je ne pensais pas, monsieur, que vous eussiez imprimé la constatation si brève que madame et moi nous vous avons remise à Paris; si vous le trouvez à propos, dites que, outre l'identité des personnes si chères que nous avons reconnues, que notre famille

Une photographie spirite.

M. Dessenon, marchand de tableaux, 15, quai Malaquais, avait essayé, chez M. Buguet, d'obtenir le portrait de sa femme, morte il y a deux ans et demi ; les deux premières épreuves offraient des images imparfaites, et il était découragé, lorsqu'après une visite, 7, rue de Lille, il se décida à revenir chez le photographe. Le médium avait le désir ardent qu'il fût satisfait ; aussi, évoquait-il avec toute son âme, lorsque M. Scipion, un artiste dramatique et bon médium, se présenta chez son ami, M. Buguet, qui le pria de se placer debout, près de M. Dessenon, pour lui prêter son concours ; on obtint l'épreuve que nous offrons aujourd'hui.



C'était la physionomie bien caractérisée de madame Dessenon, et la joie de son mari ne peut s'exprimer ; il remerciait Dieu et ses guides de ce bonheur tant désiré.

Lorsqu'il présente cette remarquable photographie spirite aux nombreux artistes et aux savants avec lesquels il est en rapport, il lui est demandé s'il est fou!!! M. Dessenon, spirite convaincu, souhaite cette folie aux indifférents et aux indécis, pour qui la vie est une impasse, une dérision, mais aussi une épreuve d'autant plus terrible, qu'ils ne savent pas en définir les conséquences.

Une photographie spirituelle

M. Bresson, nous a fait parvenir, par son intermédiaire, une photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888. Cette photographie, qui est une reproduction d'une photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888. Cette photographie, qui est une reproduction d'une photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888.



Il est à remarquer que cette photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888. Cette photographie, qui est une reproduction d'une photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888. Cette photographie, qui est une reproduction d'une photographie spirituelle, prise par lui-même, à l'aide d'un appareil photographique, dans son atelier, à Paris, le 15 mai 1888.

reconnaît aussi, il y a ce fait, qu'avec nous, un ami qui connaît tous les secrets de la photographie, a suivi toutes les opérations dans leur moindre détail, rendant justice à la bonne grâce et à l'honnêteté du médium qui pour nous éclairer, a bien voulu nous faire participer aux manipulations. Nous déplorons l'égarement des journalistes, leurs articles troublés et lancés à l'aventure sur des questions d'un ordre aussi élevé, et sans les avoir étudiées. Comment voulez-vous qu'à l'étranger, nous n'ayons pas la réputation d'hommes légers ou de mercenaires qui composent des colonnes pour un prix tarifié?... Que doit-on penser de ces savants qui, drapés dans leur science officielle, prétendent imposer leur opinion, n'autorisant personne à franchir la limite qu'ils ont tracée!... Nous ne pouvons oublier l'accueil bienveillant que nous avons reçu chez M. de Veh, et celui que vous avez fait à nous et à nos amis, 7, rue de Lille; pendant la matérialisation de John King, sous l'influence de Willams, dont les deux mains étaient tenues par madame Bazot et une autre personne incrédule, j'ai eu la pression de main de l'Esprit qui m'a attiré jusqu'au plafond; ma femme se rappelle toujours les mêmes effets ressentis par elle, les caresses de mains de diverses grandeurs et le toucher du foyer lumineux de John King, que celui-ci avait bien voulu poser dans sa main; c'est, dit-elle, une substance froide et dure comme une pierre.

A vous tous notre affection et notre reconnaissance fraternelle.

M. et Mme BAZOT, propriétaires à Angers.

Souvenirs de voyages (voir p. 372, n° de novembre 1873).

EXTRAITS DE QUELQUES CROYANCES RELIGIEUSES PARTICULIÈRES
AUX NATURELS DES ILES SANDWICH

Un des dieux les plus adorés de l'île Hawaï était un ancien roi du nom de *Lono*, qui tua sa femme pour le même motif que le *Tue-la* d'Alexandre Dumas. A la suite de ce crime, un mauvais esprit s'empara de lui (possession ou obsession), il parcourut les îles battant tous ceux qu'il rencontrait. Quelque temps après il fit construire une embarcation de forme singulière, sur laquelle il partit pour ne jamais revenir. Des jeux athlétiques sont encore aujourd'hui tenus en son honneur un certain jour de l'année.

La déesse que l'on craignait le plus était Pélé; son habitation était le volcan de Kilana. Là, entourée des Esprits qui formaient sa cour, elle se livrait aux jeux, aux danses et aux bains dans le

feu liquide, et les bruits ou grondements surnaturels que l'on entendait, provenaient de la musique et des danses des Esprits du volcan. Cette déesse vint de Tahiti après le déluge.

La déesse Pélé avait deux sœurs, desquelles on avait aussi une grande crainte. L'une d'elles s'appelait : *Makalewawa-Hiwa*. Ce qui veut dire œil terrible. L'autre se nommait *Hiaka-Wawahilani*, qui conduit les nuages. Elles étaient accompagnées d'Esprits malins recrutés dans l'air et sur les montagnes. Ces Esprits méchants accomplissaient les vengeances demandées par les adorateurs de Pélé, en dévastant les biens de leurs ennemis.

On sacrifiait, pour apaiser leur colère, des chiens, des cochons et même des enfants, que l'on jetait vivants dans le cratère du volcan.

Un jour un énorme monstre, moitié homme, moitié cochon, venant d'une contrée au delà du ciel et passant par Hawaï, voulut aller faire sa cour à la déesse. Celle-ci le reçut très mal, l'appelant cochon et fils de cochon. Un grand combat se livra entre les deux. La déesse fit feu de toutes les batteries du volcan, en envoyant des torrents de feu et des ondées de pierres.

Kamapouaa, l'homme cochon, envoya des torrents d'eau dans le volcan. Mais l'eau était bue aussitôt par la famille de Pélé. La déesse eut enfin le dessus et chassa *Kamapouaa*.

Une autre légende dit que Pélé épousa *Kamapouaa*; que depuis cette époque les éruptions du volcan furent moins fréquentes, qu'il ne lança plus de pierres, et que depuis il ne s'est plus formé d'îles.

Aujourd'hui, il y a encore de fervents croyants en Pélé, qui, en cachette, vont jeter des animaux dans le cratère de Kiloa.

De nombreux temples étaient élevés à tous ces dieux. Ces temples, comme ceux que j'ai vus dans d'autres îles de l'Océanie, étaient construits en bois, avec toit en nattes supporté sur des colonnes en bois sculpté.

Ces temples étaient entourés de palissades, sur lesquelles étaient posées des idoles de distance en distance. Ces idoles étaient faites en bois, grossièrement travaillées, ou en pierre ponce de lave volcanique.

Quand il s'agissait de faire la dédicace d'un temple, on devait ce jour-là garder le plus complet silence. Les chiens et les cochons, seuls animaux des îles, avaient le museau lié pour les empêcher de crier ou d'aboyer. Le grand-prêtre entraînait dans le temple avec les

sacrificateurs, et, unis en prières, ils se tenaient debout les bras et les regards tendus vers le ciel pendant de longues heures ; puis commençaient les cantiques, les chants et les danses en l'honneur de la divinité.

Les sacrifices, sacrifices humains quelquefois, étaient faits sur des échafaudages élevés.

Ce jour-là tout rapprochement des deux sexes était interdit ; il était même interdit à l'homme de parler à sa femme. C'est ce qu'on appelait le *tabou*, qui veut dire interdiction sacrée. Celui qui eût rompu le tabou était puni de mort.

La consécration d'un temple durait huit jours.

Le dernier cochon réservé pour le dernier jour était appelé *pouaa-haé*, c'est-à-dire cochon à être mangé entièrement. Celui qui aurait refusé d'en manger était mis à mort, car si le plus petit fragment restait sans être mangé, l'assemblée réunie périrait par quelque effroyable catastrophe.

L'interdit ou *kapou* (prononcez *tabou*) était occasionnel ou permanent. Certains terrains étaient *kapou*, certains fruits, certains poissons, etc., étaient *kapou* (1).

Quelquefois, pour les grandes occasions, comme à la mort d'un chef ou d'un prêtre, le tabou était général. Pas un feu n'était allumé, aucune pirogue ne pouvait prendre la mer. Les cochons, les chiens avaient le museau lié. Les poulets ou autres oiseaux domestiques avaient la tête enveloppée.

Partout régnait un grand silence.

Nulle personne, excepté celles qui officiaient dans les temples, ne pouvaient quitter leur demeure.

Il existait aussi des cités de refuges nommées *pahonoua*. Ces refuges étaient ouverts pendant la guerre, et celui des combattants vaincu qui pouvait s'y sauver ne pouvait être pris et s'en allait librement après la guerre.

Quand un chef meurt, on n'entend dans le silence de la nuit que le cri lugubre *au-ouë* ! qui, parti de la couche du mort, est répété de bouche en bouche, se répandant de village en village dans l'île entière. Dans certains cas, lors de la mort d'un grand personnage,

(1) Lorsque j'étais avec mon navire aux îles des Navigateurs, à l'île de Toutouila, le missionnaire qui y réside avait le premier jour de notre arrivée, mis le tabou sur notre navire pour les femmes. Des femmes y étant venues néanmoins, le missionnaire, qui est plus roi que le roi de l'île, envoya les gardes du tabou chasser les femmes à coups de bâtons et à coups d'aviron ; en une minute, il n'y avait plus de femmes à bord.

les naturels se rasaient les cheveux, s'arrachaient les dents et les oreilles et se tatouaient la langue. Parfois on s'arrachait les yeux et on se coupait les parties génitales; on se faisait des plaies par tout le corps et l'on se brûlait. C'était, selon la souffrance endurée, la marque du plus ou moins d'affection que l'on avait pour les chefs décédés.

Quand un chef de haut rang mourait, une entière liberté était donnée au peuple qui pouvait piller, tuer, incendier, se livrer à toutes les horreurs du mal sans être puni. C'était le moment où l'on pouvait accomplir des vengeances contre certains chefs si on avait eu à s'en plaindre.

Dans les autres îles de l'Océanie les mêmes coutumes étaient observées ou à peu près. Le pouvoir des chefs y était cependant plus restreint, car dans ces îles, telles que les Thunga, les Navigateurs, les Marquises, le pouvoir était et y est encore une espèce de république. Aux îles des Navigateurs, j'ai vu fonctionner un conseil des Anciens. — *A suivre.* A. OLLIVIER.

A propos d'un remède contre la petite vérole.

Moscou, 1873.

Messieurs et frères en croyance,

Dans la *Revue spirite* du mois de juin 1873, à l'article : « Un remède contre la petite vérole », M. V. Repos indique des fumigations de graine de genièvre comme pouvant et ayant en vérité produit des guérisons dans cette affreuse maladie. Certainement si l'occasion se présente, j'éprouverai ce traitement, car à mon avis, il peut être justifié théoriquement par le rang qu'occupe le genièvre parmi nos médicaments.

Le genièvre, *Juniperus communis*, appartient à la même classe de médicaments et à la même famille botanique du système nature des conifères, nommé : la *Thuja occidentalis*. Or, ce dernier médicament, la *Thuja*, a toujours été considéré et prôné par les docteurs homœopathes, comme le meilleur moyen contre la petite vérole; il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le genièvre produise le même effet, surtout s'il est employé selon le mode indiqué par les Esprits. Non-seulement cette considération m'a poussé à vous écrire, mais ce qui m'a encore frappé en lisant cet article, c'est que ce traitement indiqué par les Esprits, forme comme un trait d'union entre les méthodes thérapeutiques trop souvent ennemies entre elles. Si d'une part, le genièvre est recommandé par les Esprits, par cela

même, ce traitement appartient à la médiumnité guérissante ou pour être plus vrai, à la médecine spirite; si ses effets sont en accord avec la thérapeutique homœopathique, la manière d'employer le médicament, c'est-à-dire les fumigations, sonne mal à l'oreille d'un homœopathe; mais aussi, il est classique et par cela même, il rend hommage à la méthode des allopathes. En somme, tout le monde devrait être content et les malades avant tous. En vérité, le Spiritisme n'est-il point le terrain où les inimitiés, les jalousies et les haines viendront se fondre dans un éternel accord, pour faire progresser la science et soulager l'humanité?

Recevez les félicitations de votre frère en croyance, D^r D***.

A travers les journaux anglais.

3 juillet 1874. — Traduction de M. Gillard.

Le *Spiritualist* du 19 juin dernier, contient un article aussi long qu'intéressant sur la vie et les ouvrages d'Allan Kardec, par madame la comtesse de Caithness. Cet article, qui est suivi de renseignements intéressants sur la vie et les ouvrages du Maître, se termine par des réflexions qui nous montrent que madame de Caithness estime grandement l'homme qui s'est dévoué au Spiritisme, ainsi, du reste, que cela résulte des lignes suivantes que nous avons traduites littéralement :

« Allan Kardec n'existe plus, mais son Esprit est encore parmi nous, et nous avons en lui un guide sûr et un protecteur. En le perdant, le Spiritisme n'a fait que s'attacher un travailleur que la fatigue ne peut plus entraver, qui saura, comme il le savait si bien de son vivant, donner à chacun les conseils qu'il cherche, sans blesser la susceptibilité de personne; qui calmera le zèle malentendu des adeptes trop ardents, tout en leur indiquant le moment opportun pour agir; qui, enfin, stimulera les gens tièdes et viendra au secours de ceux qui auront la volonté de travailler avec sincérité et désintéressement à la propagation de sa doctrine. Maintenant, Allan Kardec sait clairement ce qu'il ne faisait que deviner quand il était sur la terre, et pour lui, il n'y a plus ni doute ni perplexité; aussi nous fera-t-il partager ses convictions, en nous enseignant la manière de saisir les choses, ainsi que la marche à suivre, le tout avec cette clarté et cette précision de langage qui l'ont fait classer dans les annales de la littérature comme un écrivain vraiment original.

« Allan Kardec n'existe plus, mais son nom est immortel comme

son souvenir et ses ouvrages. Son Esprit surtout, sera avec ceux qui soutiendront haut et ferme la bannière qu'il a si bien su faire respecter. Aussi, resterons-nous unis autour de lui, nous groupant autour du Spiritisme tel qu'il l'a constitué comme science, et, grâce à ses conseils et à son influence, nous avancerons d'un pas assuré vers cet avenir que Dieu réserve à l'humanité régénérée. »

A la suite de cet article, se trouve une note du rédacteur, qui nous annonce que la comtesse de Caithness se prépare à publier, de ses propres deniers, tous les ouvrages d'Allan Kardec, traduits pour la première fois en anglais, par quelques amis de la comtesse : miss Anna Blakwels, le révérend Polimson, etc., à qui elle s'est elle-même associée pour ce travail. Ces livres doivent paraître en automne, chez Trubner et Cie, à Londres.

Sous le titre : *Réincarnation*, nous trouvons plus loin une note ainsi conçue : « Comme nous l'avons annoncé dans une autre colonne, les traductions des œuvres d'Allan Kardec sur la réincarnation vont être bientôt publiées en Angleterre, grâce à la générosité de la comtesse de Caithness. En ce moment, ces ouvrages ne sont encore en vente ni en France ni en Angleterre ; mais quand ils le seront, nous examinerons avec beaucoup d'intérêt les arguments qui ont tant de valeur auprès des spirites français, et nous ouvrirons les colonnes de notre journal pour les discuter. »

*La même feuille anglaise nous annonce le mariage de miss Cook, ce gracieux médium qui n'a malheureusement fait que passer à Paris, avec Edward Elgie, second fils de William Elgie, esquire de Londres.

SÉANCE DE MISS SCHOWERS, CHEZ MADAME MAKDOUGALL GREGORY'S
PAR SIR CHARLES ISHAM, NÉGOCIANT

Nous avons été très satisfaits de la dernière séance musicale qui a eu lieu dans la soirée du 11 juin dernier, chez une de mes meilleures amies, madame Makdougall Gregory's, 21, Green-Street, Grosvenor-Square. Étaient présentes quelques personnes bien choisies. On nous fit passer par une porte étroite, faite dans une cloison provisoire établie au bout du salon. Il y avait là un piano de grandeur moyenne, une petite table, un sofa et quelques chaises. J'en choisis par hasard une qui me mit à même de m'appuyer contre le piano près du clavier, où miss Showers avait bien voulu s'asseoir, et dont on ne pouvait s'approcher sans que je m'en aperçusse. On

éteignit les lumières et cette jeune dame se mit alors à jouer le bel air : *Ah! che la morte*. Me trouvant placé entre miss Showers et l'assistance, j'étais dans les meilleures conditions du monde pour observer les phénomènes suivants. Une voix d'homme se fit entendre avec une intonation de stentor, elle accompagna l'air joué sur le piano avec autant de justesse que de mesure. La voix paraissait venir de l'endroit près duquel j'étais assis, entre ma chaise et le mur; cette voix dominait le piano, et ses notes étaient si puissantes qu'elles auraient pu nous faire devenir sourds; aussi devait-elle produire un excellent effet dans la rue.

Mon ami Sutherland, qui l'entendait pour la première fois, est un grand connaisseur en fait de chant; il nous dit, qu'il avait rarement entendu un baryton si puissant. Ayant demandé l'âge de l'exécutant, la même voix qui avait chanté répondit : « Je suis mort à vingt-deux ans ». M. Sutherland nous dit alors qu'en effet il pouvait se faire que cette voix fût celle d'une personne de cet âge. Le chant qui suivit fut assez comique, car le mot : « *Whip-poor-will* », qui est le nom d'un oiseau américain, devant être prononcé d'une façon bizarre, c'est-à-dire en faisant entendre successivement : 1° son criard; 2° rude; 3° rauque; 4° tout à fait bas; à ce passage de la chanson, nous entendîmes une voix de femme aux sons parfaitement clairs, quoique grêles par moments.

Après avoir entendu d'autres chants, nous fîmes de nombreuses questions à l'Esprit, qui refusa d'abord de nous expliquer plusieurs de ses réponses, et finit même par ne plus répondre à toutes nos questions. Voici d'ailleurs un spécimen de notre conversation :

D. Croyez-vous à l'efficacité de la prière? — *R.* Oh! oui.

D. Quelle est celle que vous préférez? — *R.* Celle qui s'adresse à Dieu.

D. Quel bénéfice retirez-vous de la prière? — *R.* Notre salut.

D. Qu'entendez-vous par là? — *R.* Elle nous permet de monter jusqu'au sommet de l'arbre et de nous y reposer (puis après un moment de repos), mais nous ne devons pas trop en demander, car elle pourrait causer notre perte.

J'ajouterai deux remarques à ce que je viens de dire : la voix de miss Showers est aussi douce que délicate dans sa conversation et dans ses chants; quelques jours avant, j'accompagnais Peter (un Esprit) sur le cornet à piston, en jouant le *God save the queen* que j'avais pris dans le ton de *ré*; il arriva que Peter, qui n'aimait probablement pas l'élévation des notes de la seconde partie, se mit à

chanter un octave plus bas que mon instrument. Cela suffit pour montrer que ce n'était pas ici une voix de femme, et encore moins celle de miss Showers.

Parmi les personnes présentes à cette séance, se trouvaient l'honorable E. Douglas; M. Thompson, le mesmériseur d'Yorkshire; lady G***; M. Noyes; B. A*** et M. Georges Sutherland.

DISSERTATIONS SPIRITES

Ce que fut un grand Esprit.

7, rue de Lille. — 21 février 1875. — Médium, M. Pierre.

Hier, j'avais entendu l'appel qui m'était fait, sans avoir pu me rendre à l'invitation bienveillante de la Société; aujourd'hui, j'accomplis ce que je n'ai pu faire, mieux vaut tard que jamais.

Michelet était une bonne et belle nature, un Esprit délicat; il s'assimilait l'enseignement de toutes les sciences, par intuition il savait beaucoup, en un mot : c'était un bien vaillant Esprit, un travailleur qui aimait passionnément l'art de bien dire, et pour qui l'a connu intimement, cet homme était une véritable encyclopédie.

Spiritualiste par la forme de sa pensée, il fut spirite dans ses déductions philosophiques; les grands principes professés par Allan Kardec lui étaient familiers, et comme ils ont toujours formé le fond de l'humanité, que le travail accompli par les générations s'est toujours accompli en leur nom, Michelet crut à l'inutilité de les formuler spécialement; il n'approuvait et n'improuvait pas les œuvres d'autrui, il se contentait de les lire, d'en prendre note, de suivre invariablement la ligne qu'il s'était tracée.

Sa tâche à peu près accomplie, son pauvre instrument de manifestation bien usé, bien affaibli, il a dû, après avoir payé sa dette, remonter à la source d'où nous sommes tous partis. Oui, comme Allan Kardec, comme moi et tant d'autres, Michelet demande aux vérités éternelles, plus lumineuses ici que chez vous, le droit de se retremper, de prendre des décisions, de revenir pour vaincre, pour faire progresser l'humanité d'en bas; celui qui hier était Michelet, cette âme vaillante, qui n'est pas complètement dégagée, comme l'a dit avec tant d'à propos Barbès (1), va se reconforter, s'épurer, se préparer à revivre; pour cela, nous nous concertons et demandons aussi bien un conseil aux groupes répandus dans l'immensité, qu'aux êtres

(1) Voir la *Revue* de mai 1874, p. 153.

intelligents disséminés dans les tourbillons planétaires, car pour les Esprits avancés, rien n'est indifférent, que ce soit le salut d'un homme ou le redressement de votre pendule terrestre sur son écliptique.

Allan Kardec, parmi nous, trouvera désormais plus d'adhérents que sur votre terre, nous formons la légion de l'avenir; au moment fixé pour de nouvelles pérégrinations, nous reviendrons donner une impulsion inusitée, formidable, à tous les progrès prévus, préparés par de nombreux travaux; ce sera la régénération morale de l'humanité, opérée par les hommes disparus, dont les noms sont vénérés. Allan Kardec sera l'un des chefs les plus écoutés; Michelet, votre serviteur, et bien d'autres Esprits convaincus seconderont ce grand mouvement, si Dieu veut bien le permettre à leurs aspirations, à leurs convictions.

BABINET.

Commerce établi sur les vices d'autrui.

Il n'est pas permis d'asseoir ses affaires sur les vices des autres. Agir ainsi, c'est favoriser le développement du vice, c'est lui fournir des moyens de s'exercer et de se répandre; c'est, en un mot, constituer une officine du mal dont profitent les mauvais Esprits.

L'homme qui, pour obtenir un bénéfice, entretient et développe les vices chez son prochain, se prépare un juste et terrible châtiement. Les douleurs qu'il a fait naître et les mauvais sentiments qu'il a fomentés, projettent sur lui des effluves fluidiques qui s'incrustent dans son périsprit et rendent celui-ci malsain et impur. A sa mort, il lui sera nécessaire, le malheureux ! d'entreprendre des luttes douloureuses et de tenter des efforts particulièrement considérables pour arriver à sa purification fluidique.

« *Alix Alfred* : Qui êtes-vous ? — Un mort.

« Quelles fautes avez-vous commises sur la terre ? — J'ai été mal conseillé en me livrant à de tristes opérations commerciales; j'ai, afin d'acquérir la fortune, engagé des affaires qu'un honnête homme ne doit pas entreprendre.

« Ces affaires, les avez-vous faites malhonnêtement, ou étaient-elles malhonnêtes par leur nature ? — Malhonnêtes par leur nature.

« Puis-je savoir lesquelles ? — Elles reposaient sur les vices d'autrui; et Dieu qui défend de se laisser aller aux vices, ne permet pas davantage que l'on cherche à tirer profit des vices des autres, même d'une façon indirecte.

« Que souffrez-vous? — Je souffre du mal dont j'ai été l'instigateur. Ce mal, dans un but de lucre, je l'ai rendu possible.

« C'est tout? — C'est tout! tu trouves que c'est peu! On voit bien que tu n'as pas le sentiment de la souffrance que j'endure!

« Vous souffrez beaucoup; expliquez-moi cette souffrance? — Je souffre des vices que j'ai contribué à rendre possibles. J'en souffre autant que ceux qui les ont commis, mais d'une façon différente.

« Quels sont ces vices? — J'ai tenu un tripot, une maison de jeu.

« Pouvez-vous mieux me définir vos souffrances? — Je suis malheureux, bien malheureux! Pour acquérir un argent dont je ne puis aujourd'hui tirer le moindre parti, j'ai élevé sur ma tête une montagne de désastres et de malheurs causés aux autres. Les douleurs qui sont résultées de ces malheurs, viennent se cogner contre moi; elles me pénètrent comme des épingles dans une pelotte: voilà le châtiment fluidique. Le châtiment moral, c'est d'avoir perdu mon avenir d'Esprit pour un but inutile.

« Il faut prier Dieu et lui demander pardon; il vous pardonnera. Il faut regretter votre faute, non pour le tort qui en résulte pour vous, mais pour le mal que vous avez fait à d'autres. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci. Je suis bien heureux de savoir que je puis me relever aux yeux de Dieu; je prierai. »

« *Martin* : Vous ai-je connu? — Non; je suis le père Martin, le recéleur.

« Quelles sont vos fautes? — J'ai recélé les objets volés, donc j'ai donné un bénéfice au vol; en donnant un bénéfice au vol, je l'ai encouragé, entretenu.

« Que souffrez-vous? — Ils viennent tous me faire des reproches, et je n'ai plus ici de moyens de m'en débarrasser. Plus possibilité de se plaindre à la police et de se débarrasser de ces vauriens! On dirait vraiment que c'est moi qui les ai faits voleurs! Ils l'étaient déjà d'eux-mêmes. Oh! Seigneur; Seigneur, ayez pitié de moi! Je souffre, je souffre et c'est justice, car j'ai été un agent de mauvaises actions. Oh! je n'ai pas seulement bénéficié du vol, je n'ai pas seulement excité à voler; j'ai fait plus, j'ai débauché les gens pour les contraindre par le besoin à voler et à faire marcher ainsi mon commerce. Seigneur, ayez pitié de moi! Auront-ils le droit de me faire souffrir pendant l'éternité!

« Non; mais il faut prier pour que Dieu vous pardonne. Il faut

prier pour ceux que vous avez encouragés au vice, afin qu'ils soient éclairés. Priez ; plus tard il vous sera accordé le moyen de réparer le mal que vous avez causé. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Je prierai comme tu me le conseilles, et je viendrai à tes leçons. »

Le guide. — Il n'est pas permis de profiter du vice des autres, d'en tirer bénéfice, d'asseoir un commerce sur les faiblesses humaines ou sur la démoralisation d'autrui. Profiter du vol, profiter de l'exercice d'un vice, c'est en être le complice, quand on n'en devient pas l'instigateur. Gardez-vous, amis, de ces morales faciles ! Elles nuisent à l'humanité, et elles préparent à l'individu des regrets et des douleurs. — *Au guide.* — Etre actionnaire dans une affaire fondée sur le vice, par exemple, dans une affaire de jeu, de bals publics mal famés, est-ce une faute ?

Le guide. — C'est se préparer des regrets et des douleurs. Sans doute, la responsabilité n'est pas très directe, mais il n'est pas de plus petite faute qui n'ait son contre-coup logique et qui n'engendre des regrets. — *Au guide.* — Souscrire à un emprunt d'État fait pour permettre une guerre que l'on croit mauvaise et injuste ?

Le guide. — C'est encourir une part de responsabilité dans le mal causé. — *Au guide.* — Mais on peut répondre : Si je n'avais pas souscrit, d'autres l'eussent fait à ma place. En ne souscrivant pas, je n'eusse donc pas empêché le mal, et ce sont les autres qui eussent bénéficié des avantages de l'emprunt.

Le guide. — Subterfuge contre soi-même que cela ! Amour du lucre plus développé que l'amour de la justice. Dût la guerre se faire néanmoins, l'homme qui croit celle-ci injuste et mauvaise, est coupable de contribuer à la permettre. Qui peut dire combien de guerres criminelles n'eussent été empêchées, si les hommes sages n'avaient cédé au désir du gain, et s'ils s'étaient maintenus dans une réserve capable de faire reculer les gouvernants par la crainte de manquer de points d'appui et de moyens d'action. Mais la question qui nous occupe n'est pas là.

Asseoir un bénéfice sur le vice des autres, c'est en prendre une partie de responsabilité ; c'est, au point de vue fluidique, absorber de mauvais fluides qu'il faudra, après la mort, purger de son périsprit par la douleur et les regrets ; c'est ne pas être sain, et c'est, par conséquent, mettre entre soi et le bonheur encore une étape à franchir. Tu as pu remarquer qu'Alix souffre des fautes qu'il a poussé les autres à commettre, comme s'il les avait commises lui-même. Mais dans la souffrance, il y a cette différence, que celui qui a été

personnellement coupable a sa douleur en soi ; tandis que celui qui a poussé au mal a sa douleur en dehors de soi. Ce sont des fluides extérieurs à lui qui le torturent, et ces mauvais fluides accumulés sur lui sont plus difficiles à expulser que s'ils résultaient de l'imperfection personnelle. Ce sont ces mauvais fluides, étrangers à soi et que l'on a introduits en soi, qui déterminent les hallucinations et aussi les tortures, infligées par les Esprits du mal. — *Au guide.* — Pourquoi les mauvais fluides étrangers à soi et provenant du mal que l'on a fait faire à autrui, sont-ils plus difficiles à expulser que les mauvais fluides propres causés par le vice possédé par soi-même ?

Le guide. — Le mal que l'on a en soi, c'est-à-dire le défaut que l'on possède, peut se guérir par sa propre volonté ; il suffit de se corriger. La cessation de la souffrance dépend donc des efforts que l'on veut bien faire. Mais le mal que l'on a fait intentionnellement à autrui, ne se guérit que si l'on fait un bien égal. Tu sais déjà que les douleurs causées à d'autres viennent se répercuter dans le fluide de l'auteur du mal ; tu sais aussi que les fluides produits par ces douleurs s'incrudent dans le périsprit du méchant ; eh bien ! cette incrustation, lorsqu'elle résulte d'un mal accompli avec perversité, et c'est ici le cas, ne peut être nettoyée que par des pensées d'affection et de reconnaissance venant d'êtres auxquels on a fait du bien. — *Au guide.* — Ainsi la douleur, la colère, la haine, qu'un mauvais acte d'un individu a fait naître chez un autre, a pour conséquence une absorption de mauvais fluides par l'auteur du mal. Ce mauvais fluide s'incruste dans le périsprit de cet homme, et cette incrustation d'un fluide d'origine étrangère à lui, ne peut être détruite, lorsque l'individu a accompli ce mal avec un certain degré de perversité, que par l'intervention de fluides étrangers à lui, et lui venant de l'extérieur, c'est-à-dire d'autrui, et se trouvant être de bons fluides.

Le guide. — C'est cela ; et ces bons fluides étrangers, pour avoir la force guérissante suffisante, doivent résulter du bien que l'on a fait.

Deux mois après, le père Martin vient donner de ses nouvelles : « Merci de tes prières, je suis mieux. Avec l'aide de Dieu, j'obtiendrai par une vie d'épreuve mon pardon. Je demande à naître au milieu de voleurs, et d'avoir à essayer de les moraliser. Je demande aussi à être jugé et condamné comme voleur, alors que je n'aurai pas été coupable. »

Remarque. — Ainsi, chacun de nos sentiments est une émission fluide qui va atteindre le péricrit de la personne à laquelle on pense. Si le sentiment résulte d'une faute commise par la personne à laquelle il s'adresse, le fluide ainsi émis pénètre dans le péricrit du coupable et y laisse un dépôt qui nécessitera des efforts pour être purifié. Dans certains cas, ce sont des douleurs à subir avec résignation ; dans d'autres, la douleur ne suffit plus, il faut racheter le mal par le bien accompli. Mais lorsque le mal a été fait avec un certain degré de perversité, il faut plus encore, et ces fluides étrangers ne peuvent être dissous que par des fluides de même origine, mais provenant des pensées de reconnaissance et d'affection que de bonnes actions ont fait naître dans le cœur d'autrui.

Quoi de plus pervers que de pousser au mal pour en tirer un bénéfice ! L'être qui satisfait une passion est imparfait et peut être méchant, mais il cède à un entraînement de sa nature. Quelle excuse peut invoquer celui qui, de sang-froid et maître de lui, pousse au vice dans un but calculé ? Aussi est-il facile de comprendre que Dieu, dans sa loi des fluides, ait rendu plus pénibles les efforts susceptibles de guérir des mauvais fluides ainsi recueillis.

L'être mauvais par calcul est un Esprit déjà avancé en intelligence et en puissance sur lui-même. Le fluide de son péricrit est bien autrement subtil que celui de l'être mauvais par imperfection ; or, il paraît que les incrustations résultant du mal causé à autrui sont de plus en plus tenaces, en raison de la subtilité du fluide du coupable ; la purification ne peut être dès lors atteinte que par des moyens plus héroïques. Le remords ne suffit plus, la douleur ne suffit plus, le bien accompli ne suffit plus ; quand la perversité a été grande, il faut, en outre de tout cela, faire naître de bons sentiments dans le cœur d'autrui, faire faire autant de bien qu'on a fait faire de mal, et dans des cas comme celui du père Martin, il faut aller jusqu'au sacrifice volontaire et expiatoire, pour pouvoir arriver à sa purification fluide.

Il n'y a pas de petites choses dans l'amélioration et le progrès vers Dieu. Que chacun de nous suive donc, dans les mille petites circonstances de la vie, les conseils donnés dans ces enseignements. Le bénéfice que l'on aura refusé de faire, sous l'inspiration de ces principes, est la meilleur aumône que l'on puisse accorder à ses semblables. Que de mal serait empêché, si tous les hommes de bien poussaient le scrupule jusqu'à refuser leur concours à toute chose nuisible à la société ou aux individus. On ne se doute pas de ce que

cette ligne de conduite systématiquement suivie, finira par produire lorsque le Spiritisme aura conquis une partie de la société. Les entreprises criminelles deviendront impossibles, et bien des sources de misères et de douleurs pour les peuples, auront disparu de la terre.

Mais dans le milieu de la vie privée, n'avons-nous pas aussi à nous surveiller à ce point de vue ? Dans le but d'obtenir de quel qu'un un bénéfice ou seulement un avantage quelconque, gardons-nous de pousser au vice, de chercher à séduire par l'appât d'une jouissance mauvaise, de surexciter un défaut, d'encourager dans une faiblesse, de flatter une imperfection. Après la mort, nous nous trouverions le pèrisprit chargé des conséquences de cette conduite.

V***.

POÉSIE

Après la mort : Le pronostic.

Il me disait : — Ma mère était depuis dix ans
Malade, mais rien n'indiquait que le temps
De sa mort fût prochain. J'étais avec ma femme
Près de lâtre où brillait une joyeuse flamme.
Nous causions. Tout à coup j'eus un ravissement !
Dans un nuage d'or je vis distinctement
Une sœur, le dernier oiseau de la couvée,
Compagne que la mort nous avait enlevée.
Elle était souriante et son front rayonnait
De joie et de bonheur. Elle me regardait
Avec amour. Enfin, — Que veux-tu ? me dit-elle,
Il faut se résigner. Sans doute elle est cruelle
La séparation que cause le trépas ;
Mais, ami, tu le sais, elle ne dure pas.
La douleur dont on voit le terme est moins amère.
Demain, tiens, c'est le jour qui me rendra ma mère. —
La vision soudain disparut. — Qu'as-tu donc ? —
Dit ma femme, en voyant se rembrunir mon front.
Pour la tranquilliser j'essayai de sourire,
Et puis je me levai ne sachant que lui dire.
Car j'étais tout troublé. Mais bientôt la raison
Prononça le grand mot : Hallucination !
Et je fus rassuré. Le lendemain j'avais
Tout oublié. Le soir, vers trois heures, j'étais
Avec mes deux enfants, allé pour leur complaire
Au théâtre de jour, et la sœur et le frère,
Enchantés de la pièce et du jeu des acteurs,
Riaient et trépignaient. Moi, je sentis de pleurs
Tout à coup se noyer mes yeux. Une tristesse
Etrange m'envahit, et je trouvais la pièce
Ennuyeuse à mourir. Sans trop savoir pourquoi,
J'étais impatient de retourner chez moi.

La toile tombe; on sort. En arrivant, je trouve
Ma mère avec ma femme. Elles causaient. J'éprouve
A les revoir ensemble un grand soulagement.
Il était donc trompeur ce noir pressentiment,
Pensai-je, et ma terreur était prématurée.
Hélas! l'illusion fut de courte durée.
Dix minutes au plus! Comme je feuilletais
Un livre et qu'aux enfants curieux j'en montrais
Les gravures, ma femme à son aide m'appelle,
Par un cri déchirant. — Emile, me dit-elle,
Vite, vite, au secours; je ne puis soutenir
Maman qui dans mes bras vient de s'évanouir. —
J'accours; je prends sa main que je trouve glacée.
J'appelle, mais en vain : elle était trépassée. V. TOURNIER.

Après la mort : L'égoïste.

— Défunt Larroque, êtes-vous là ?
— Que me voulez-vous ? Me voilà.
— Dites-nous l'état où vous êtes,
Vos sentiments, ce que vous faites.
— Messieurs, vous m'embarrassez fort :
Je suis vivant et je suis mort !
Mon état est fait pour surprendre ;
Pour moi, je n'y puis rien comprendre.
Je suis comme un homme alourdi
Par le vin ou tout étourdi
D'un grand coup reçu sur la tête.
Je vais, je viens comme une bête,
Sans savoir comment ni pourquoi.
— Souffrez-vous ?
— Oui, beaucoup.
— De quoi ?
— D'un mal que je ne puis connaître
Et qui s'étend dans tout mon être.
— Et vous éprouvez ce tourment ?
— Depuis le jour du jugement.
— Quel jugement ?
— De Dieu. J'ignore
Si je devrai longtemps encore
Ainsi souffrir.
— Que faites-vous
Tout le jour ?
— Je reste chez nous,
Près de ma femme ou me promène
Au hasard, comme une âme en peine.
— Dites, voyez-vous vos parents ?
— Non, je ne vois que des vivants,
Des hommes dont je n'ai que faire.
— Savez-vous bien que votre frère
S'est enrichi rapidement !
Vous devez en être content ?
— Nullement. Pourquoi le serais-je ?
Quel avantage en retiré-je ? V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Premiers éléments de gymnastique et d'instruction militaire à l'usage des écoles. PAR LOUIS RUL (MÉDIUM)

Se trouve : chez Jules Delalain et fils, et 7, rue de Lille. Prix : 50 cent., étranger, 60 cent.

Le Ministre de l'Instruction publique écrivait, le 9 mars 1869 :

« Dans les écoles rurales où le plus souvent les exercices gymnastiques ne pourront être faits à l'aide d'appareils, on devra se borner à des mouvements d'ensemble qui donneront au corps plus de légèreté et de souplesse. Au village, l'enfant a l'air et l'espace qui lui manquent dans les villes ; mais les jeux gymnastiques remplaceront d'une manière heureuse le vagabondage dans les rues ou sur les places, le maraudage dans les champs ou la destruction des nids d'oiseaux dans les bois. L'attitude embarrassée d'un grand nombre des conscrits des communes rurales suffirait à montrer combien ils ont encore besoin qu'on assouplisse leurs membres, qu'on rende leur démarche plus dégagée, qu'on leur apprenne enfin à tirer meilleur parti de toutes les forces que la nature a mises en eux. En outre, il faut bien remarquer que ces mouvements cadencés, dirigés par le maître, sont encore une habitude d'ordre qu'il fait prendre à ses élèves, et que cette discipline du corps est aussi une discipline de l'esprit. C'est pour cela que les plus grands philosophes de la Grèce donnaient tant d'importance à la gymnastique dans l'éducation. A un autre point de vue, quels services rendraient les jeunes gens de la campagne en cas d'incendie, d'inondation ou d'accidents graves, s'ils étaient habitués de bonne heure à ces exercices gymnastiques qui, en augmentant la force et l'adresse de l'homme de cœur, lui permettent de porter de prompts secours aux personnes en danger, de courir là où les inhabiles ne peuvent aller, de faire plus qu'eux, sans s'exposer davantage? »

C'est en m'inspirant de ces sages pensées dictées par le patriotisme du Ministre, que j'ai formulé cette série d'exercices gymnastiques et militaires dont le résultat, sera de faciliter l'accomplissement des prescriptions ministérielles, et d'accroître l'adresse, la force et le développement harmonieux de toutes les parties du corps des élèves.

Ces diverses récréations militaires permettront à l'instructeur pénétré du sentiment de la noble et patriotique tâche qu'il remplit, de développer dans l'esprit de ses jeunes pupilles les notions de la solidarité qui les unit tous. Dévouement de tous à chacun et de chacun à tous ; dévouement au drapeau, symbole de l'honneur ; respect absolu de la discipline.

Il leur fera comprendre que la véritable liberté consiste à se soumettre volontairement à la loi inflexible du devoir sans protester, sans murmurer. Il leur dira (car, vieux militaire, il les a éprouvés) les joies si pures qui suivent l'accomplissement d'un devoir ; il leur dira le bonheur dont son âme fut remplie lorsque Dieu lui permit de sauver un de ses camarades. Il fera vibrer dans ces jeunes cœurs les cordes du véritable patriotisme : patient parce qu'il a confiance dans l'avenir de la France.— *Nota.* Nos lecteurs ne doivent pas hésiter à prendre cette très utile et intéressante brochure.

Nous recevons à l'instant un petit livre in-18, dont nous reparlerons, imprimé chez M. Gimet François, libraire-éditeur, rue des Balances, 66, à Toulouse (Hte-Garonne). C'est un *petit catéchisme spirite*, qui, à la première lecture, nous paraît digne d'être propagé.— Prix : 0^r,50, à Toulouse, chez Gimet ; à Paris, 7, rue de Lille.

Souscription pour les bibliothèques militaires.

	Total de la 10 ^e liste....	1,055 50
Léopold Schutz, d'Alexandrie (Égypte).....		10 »
Adolphe Vève, de Monnien (Vaucluse).....		16 50
	Total.....	1,082 »

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.